

LES VÊPRES SICILIENNES.



UNE *Histoire d'Espagne*, par M. Charles Romey, vient de paraître. Nous sommes heureux d'en donner un fragment à nos lecteurs. L'auteur y raconte, avec un style animé et une pensée dramatique, la grande révolution connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, qui fit passer l'ancienne conquête des chevaliers normands, sous la domination du roi d'Aragon, Pierre III.

D'un bout à l'autre de ce récit, comme dans son livre, M. Romey se montre véritablement historien.

.....
Les choses en étaient là, lorsque commença l'année 1282. Charles (1) s'était formellement promis la conquête de l'Orient tout entier pour son gendre Philippe, fils de Baudouin, et pour lui-même. Ces titres vains qu'il portait, de roi de Jérusalem, de prince d'Achaïe et de la Morée, il voulait les rendre effectifs ; et il se disposait à partir, sans plus de retard, au printemps de cette année. Mais ces dispositions même achevèrent de le perdre. Avec les derniers préparatifs de la guerre de Grèce s'accrurent en Sicile les extorsions et les outrages, et, par suite, sans mesure le mécontentement du peuple. Les barons étaient forcés de fournir non-seulement leur contingent féodal ordinaire en soldats et en munitions, mais encore les navires ; si quelqu'un tardait, on occupait ses biens. Nobles et vassaux, obligés ou non obligés au service militaire, étaient trainés sous les drapeaux. Des cris désespérés s'élevaient de toutes parts. Une maigre solde de trois mois était seule comptée d'avance aux recrues de la classe du peuple, sur laquelle il leur était impossible de laisser de quoi vivre à leurs familles en Sicile. Personne encore cependant ne songeait à résister, tant Charles était redouté. "Oh ! fuyons, criaient de toutes parts, fuyons nos maisons dépouillées, et dans les cavernes ; aussi bien la vie y sera moins dure. Ou plutôt fuyons de la Sicile, cette terre de douleur, de pauvreté et de honte. Il n'était pas plus esclave que nous le peuple d'Israël sous le roi Pharaon ; et il sentit et brisa ses chaînes. Et l'on nous raconte cependant la gloire de nos aïeux ! Ah ! nous ne sommes que de vils bêtards énervés par nos divisions et par nos vices, le peuple le plus abject de la chrétienté !"

Les Siciliens se répandaient ainsi en malédictions et en plaintes, mais ils supportèrent quelques temps encore ces calamités. Ni les apprêts de la guerre n'étaient achevés par le roi d'Aragon en Catalogne, ni rien, en Sicile, ne donnait lieu d'espérer une délivrance prochaine. Toutefois, les Siciliens pouvaient dire, comme les Lombards assujettis du chœur des Adelghi :

Siam servi si, ma servi ognor frementi.

Ce fut sur ces entrefaites, et à tout hasard, que Jean de Procida et messire Accardo, laissant Pierre à Barcelone, occupé des préparatifs de l'expédition, passèrent dit-on en Sicile pour y pousser les esprits au mouvement projeté. En arrivant (toujours d'après la même relation), Procida réunit les trois principaux chefs de la conjuration. Alaymo de Lentini, Palmierie, Arbate, Gualtierio de Calatagirone, et les autres conjurés, et les remplit d'une nouvelle colère en même temps que d'un espoir nouveau ;

(1) Charles d'Anjou, frère de saint Louis et oncle de Philippe-le-Bel. Il s'était emparé de Naples et de la Sicile, sur la suggestion et avec l'appui du Saint-Siège. C'était un des guerriers les plus estimés de son temps.

il leur montra les périls qu'ils courraient si les choses étaient plus longtemps différées ; combien le moment était favorable, Charles étant occupé à Rome et son fils en Provence ; mais nul ne savait comment s'y prendre pour donner le signal de l'insurrection, et l'on ne s'arrêta à rien, tant il semblait difficile de commencer.

L'île était divisée comme aujourd'hui en trois grands districts, le val di Demone à l'orient, le val di Noto au sud, et le val di Mazzara, plus grand que les autres, à l'occident et au nord. Palerme était la capitale de cette dernière juridiction dont Jean de Saint-Remi était le Justicier pour le roi Charles ; tandis qu'Erbert d'Orléans, vicaire du même roi, siégeait à Messine, et Thomas de Busanti, justicier du val di Noto, dans le chef-lieu de ce comté. Saint-Rémi faisait particulièrement peser son joug sur Palerme. Aux approches des fêtes de Pâques, dans ces jours d'affluence extraordinaire, il avait cru de la prudence de défendre aux Siciliens de porter des armes ; l'usage en fut interdit aux nobles mêmes, qui jusque-là avaient toujours marché ceints d'une épée et armés d'une lance de petite dimension. Cet excès de précaution devint fatal aux dominateurs, et précipita la crise.

Le lendemain de Pâques est pour les habitants de Palerme un jour de déplacement et de fête. Hors des murs de la ville, à un demi-mille à l'orient, sur les bords du petit torrent l'Oreto, s'élève une église consacrée au Saint-Esprit, laquelle appartenait, au temps où nous en sommes, à un monastère de l'ordre de Cîteaux. Les fondemens en avaient été jetés au douzième siècle par le roi normand Guillaume-le-Bon ; et le jour qu'on en posa la première pierre avait été marqué par une éclipse de soleil. D'un côté est le petit torrent, l'antique Oreto, qui s'appelait alors Fiume del l'Ammiraglio ; de l'autre s'étend jusqu'à la ville une plaine inclinée, couverte en grande partie aujourd'hui par des jardins clos de haies. Une enceinte carrée, plantée de cyprès, remplie de tombes, semée d'urnes et de pierres tumulaires, entoure l'église ; c'est le cimetière public de Palerme, le Campo-Santo, construit vers la fin du dix-huitième siècle. C'était, au treizième, une vaste et agréable campagne, presque sans clôture, et où la ville toute entière avait coutume de se porter durant les trois jours que se célèbre la résurrection du Fils de l'Homme. Sur la route qui mène de Palerme à la petite église du Saint-Esprit, la foule allait montant le mardi 31 mars 1282. Des groupes étaient répandus sur la plaine inclinée ; les uns assis sur l'herbe, les autres cueillant des fleurs. Toute la plaine retentissait des cris de joie des citoyens, lorsque parut près de l'église une jeune femme d'une rare beauté. C'était la fille d'un homme fort considéré de Palerme, nommé Maestr' Angelo, que son mari et ses frères menaient à l'église pour entendre les vêpres. Comme la belle Palermitaine arrivait sur la place de l'église, elle attira les regards d'un groupe de soldats provençaux ; l'un d'eux s'enflamme tout à coup à sa vue. Cet homme, nommé Drouet, plus hardi que les autres, approche de la jeune femme ; il prétend qu'elle cache des armes sous ses habits, et y porte la main. La fille de Maestr' Angelo s'évanouit. "Crime nécessaire ! heureuse énormité ! s'écrie le vieux Bartholomeo de Neocastro, à cause desquels la Providence du Maître suprême amena la terrible tuerie qui fut faite des Français par nos mains." On s'émeut de tant d'audace, on se précipite sur Drouet ; un jeune Sicilien le frappe d'un bourdon, lui arrache son épée, et